

LE HAMEAU DE CEAS

Un peu d'histoire à travers ses habitants

De 1750 à nos jours

Au cœur de Céuzette, appelée le Céas de Sigoyer (hameau le plus haut) naît le 6 avril 1854 le petit Joseph.

Il est le fils naturel d'Alexandrine Garcin et de père inconnu, petit-fils de Pierre Garcin et de Madeleine Bonnardel.

Qui pourrait prédire ce que sera l'histoire de ce nouveau-né arrivé dans la montagne ? On peut penser qu'il vivra de la rude vie des montagnards, dur au travail, à la maladie, à la misère.

A Céas la vie est rude; les hivers sont bien plus rigoureux que de nos jours; la famille reste groupée autour de la grande cheminée, la nourriture est plus que frugale. A part quelques pommiers ou pruniers sauvages, il n'y a pas d'autres fruits.

Les Garcin comme les Joubert, les Para, les Rambaud leurs voisins, cuisent leur pain au début de l'hiver pour trois mois. Au printemps il est si dur que l'on est obligé de le casser à la hache ou alors il faut le ramollir dans un torchon imbibé d'eau.

Un grand champ de lentilles derrière la maison, des pommes de terre, du lait de chèvre, forment l'ordinaire de chaque jour.

Le travail est pénible, les terres pentues presque tout est fait à la pioche, l'argent est très rare.

Et c'est comme cela que grandit le petit Joseph, heureusement une tante et un oncle (Scipion-Julien et Marie-Léonie Garcin) ne pouvant avoir d'enfants adoptent le petit Joseph, sa mère Alexandrine s'est remariée et sa grand-mère Madeleine est décédée depuis longtemps.

Maintenant laissons grandir Joseph, et essayons modestement d'expliquer un peu l'histoire du hameau de Céas.

Histoire ancienne du hameau de CEAS

CEAS en langage populaire «Sias ».

Ce nom provient d'une famille du quartier, il faut savoir qu'au 15^{ème} siècle vivait à Sigoyer Pierre de Céas «le premier». Pierre «le deuxième », Pierre «le troisième ». Ils prêtèrent hommage et serment de fidélité en 1459 à noble Jean de Montorsier Seigneur du lieu Montorsier étant un hameau de Gap.

A la même date, Lantelme Nicole promet au dit Seigneur, de payer pour toutes les terres de Céas la tasse (tayssiam) des blés noirs, qui pourraient y pousser et pour les maisons, prés et autres, il payera chaque année six gros «tournois à l'œil rond ». D'après la tradition, Céas aurait appartenu jadis au Seigneur de Vitrolles qui l'aurait joué aux cartes avec celui de Sigoyer. Il voulait échanger Céas contre le quartier de Ravourier, le Seigneur de Sigoyer gagne Céas, garde Ravourier dans un acte du 6 juillet 1333, figure comme témoin noble Roux de Céas (Nobili Rodulpho de Céacio).

Céas formait une paroisse avec sa chapelle et son cimetière dédié à St. Pierre. Les enfants y étaient baptisés, les grands s'y mariaient et avant d'aller dormir dans le petit cimetière dont on devine les contours au penchant du torrent, les morts y étaient bénis. Le desservant en était le prieur de Sigoyer.

La cloche de la chapelle, en bronze qui sonnait les deuils et les joies des habitants de Céas est maintenant la propriété de M. et Mme. Pierre Saulnier les nouveaux acquéreurs de la vieille maison du Forest-la Cour.

Cette chapelle était sous le vocable de St. Pierre aux Liens, vocable qui est transmis par la suite à l'église neuve construite en 1855, au nouveau village de Sigoyer. La chapelle St. Pierre avait donné son nom au torrent de St. Pierre en langage populaire «biaou de St. Pierre » ce nom figure dans une reconnaissance passée en 1417.

Ce torrent prend sa source sur la pente méridionale de la petite Ceûze, passe à côté de la maison Bonnardel Candy, Paul Cousin, arrive à St. Jaumes et se jette dans le Baudon. Il passe aussi, tout près de la maison Grégoire Gervais, un autre torrent, appelé torrent de Céas ou « Briançon » prend sa source sur le revers occidental de la petite Ceûze, va se jeter dans la Durance en aval de la Saulce. Le torrent de Céas cause de grands ravages dans le quartier du même nom au 16^{ème} siècle. Ce torrent marque la limite entre Vitrolles et Lardiers.

Une fontaine abondante et fraîche coulait au hameau de Céas, dans un tronc de peuplier évidé en bassin; elle devait tout juste suffire aux besoins quotidiens des sept ménages qui y vivaient en 1750. Les maisons d'après les traces restantes étaient regroupées autour de la fontaine; les besoins en eau étaient certainement moins important qu'à l'époque actuelle, les quelques moutons et chèvres allaient s'abreuver

au ruisseau et pour l'arrosage des champs, la bonté de Dieu y pourvoyait quand elle le pouvait.

Les limites de Sigoyer vers Céas

Le point culminant de Céas (dit le château de Céas). A cause d'une très ancienne bâtisse au toit en chaume sorte de masure un peu plus spacieuse que les autres appartenant au Seigneur est à 1683 m. alors que le plateau vers les maisons est à 1420m.

Vitrolles confine Sigoyer sur 1800m. de long, une ligne va du Lièvre, ou passe un petit chemin menant de Vitrolles, aux maisons de Céas, à la cime des Adroits de Sigoyer, ou se trouve un petit mamelon, qui fait la séparation entre les trois communes, Sigoyer, Vitrolles, Esparron.

Sept marques bien visibles sont placées sur cette ligne.

- La première au pas du Lièvre à six mètres au-dessus du petit chemin qui va de Vitrolles à Céas et au nord de ce chemin, une croix de Malte est gravée sur les rochers.

- La deuxième à vingt mètres de la première et à quatre mètres du chemin.

- La troisième sur un petit rocher, vers le milieu du bois de Rambeaud (l'abrégé) de Céas.

- La quatrième à l'extrémité de ce bois, sur un rocher très apparent ou est tracée une croix.

- La cinquième au penchant de la crête de rocher sur un petit bloc calcaire.

- La sixième sur un gros rocher de la rive gauche du torrent de Céas.

- La septième sur un banc de rocher ayant la forme d'un parallélogramme à 50 m. environ du petit mamelon qui fait la jonction des trois communes vers Esparron, c'est le torrent de Céas qui fait la limite.

- Lardier confine aussi Sigoyer sur un parcours de quatre kilomètres et demi; la limite suit les crêtes qui bordent le plateau de Sigoyer au midi, depuis le Gouraou, jusqu'au sommet de Céas à l'extrémité nord du rocher qui domine les Dérochas.

Au cours des siècles le hameau de Céas change plusieurs fois de propriétaire.

Aux temps très anciens, c'était un petit arrière fief.

Entre 1308 et 1324 (époque gallo-romaine), son possesseur est Armand ATHENULPHI; puis Etendart son fils, de 1327 - 1329.

Puis Guillaume Auger, seigneur d'Oze et autres lieux, devenu par la suite Augier, seigneur de Céas en 1337.

Guillaume le deuxième, son fils en 1344; Puis Georges, fils de Guillaume le 2^{ème}, de 1390 à 1460.

Alix de Saporis, veuve de Georges Auger se remarie avec Jean Gaste. Ce dernier aliène le fief de Céas en faveur des autres coseigneurs de Sigoyer.

Accident à

CEAS

On trouve en l'année 1809 le décès à Céas du maire de Châtillon le Désert, parent des Garcin par son épouse Marie Garcin. Jean Martin dit Flocard est trouvé mort à Céas du fait d'un éboulement de neige (avalanche ?) En passant la crête, il a été pris et a roulé 600m. au dessus des maisons de Céas, la moitié de son corps enfoui dans la neige. C'est ainsi que l'ont trouvé Pierre Garcin et Jean-Louis Rambeaud « l'Abrégé » de Céas, Joseph Girard des Combes, beau - fils de Jean Martin et Pierre son fils sont venu avec la Maréchaussée le reconnaître.

M. Laugier docteur en médecine de Tallard a délivré le permis d'inhumer, l'on a estimé la fondrière sous laquelle il a été pris, de trois toises de hauteur environ.

Jean Martin Flocard était parti seul de chez lui le matin pour se rendre aux Combes de Vitrolles chez sa fille Marie et son gendre Joseph Girard.

La montagne avait frappé un homme estimé, père d'une nombreuse famille.

Familles de CEAS

Nous savons d'après les archives départementales de Gap que plusieurs familles se partageaient les maigres terres de Céas principalement des Parat; il y avait trois ménages au 17^{ème} siècle; Les hoirs de Jacques Parat, Domenge et Arnoux Parat qui faisait en tous 16 personnes. La famille Joubert Besson et Rambeaud l'Abrégé, la famille Astier, la famille Michel et la famille Pellotier complétaient le village.

Le petit cimetière rassemble tous ces gens. Penché sur le torrent, on peut reconnaître son emplacement, ne dérangeons pas la paix de ces êtres qui dorment sous les étoiles, mais rappelons quelques noms de ceux qui y furent ensevelis.

En 1758 Jacques Astier, fils de Dominique et de feu Madeleine Pons est inhumée au cimetière de Céas et le 17 avril 1759 Marguerite Parat, sa veuve l'y rejoint, elle avait 65 ans. En 1762, François Parat décède âgé de 30 ans. Puis c'est Marie Parat 40 ans qui ensevelie en mars de la même année; l'épidémie de variole faisait de grands ravages.

Deux enfants Parat sont décédés de la petite vérole.

En 1700 - 1800 la maladie dite « du charbon » tue également beaucoup de gens, elle était transmise à l'homme par les mouches, les animaux surtout les bœufs étant porteurs de microbes et toujours couverts de mouches. Celles-ci après avoir piqué les bœufs, contaminaient les humains même les blés prenaient le charbon, les épis se remplissaient d'une poudre noire, de même la peau des hommes prenait cette couleur, c'était la mort assurée.

En mars 1759 est baptisé Jean Parat Fumet fils de Jacques et de Jeanne Philibert. Jacques Parat certainement l'aïeul de Jean (ci-dessus) est décédé à Céas enseveli dans la chapelle âgé de 75 ans.

Nous trouvons un autre Jacques Parat décédé à Céas le 7 août 1773 âgé de 56 ans, sont présent ses voisins, Jean Astier, Jean Parat.

Jean Parat qui décède à son tour le 20 novembre 1775 âgé de 60 ans, accompagné par Jean et Etienne Parat Fumet, ses parents et voisins.

Le 15 octobre 1778, mariage à la chapelle St. Pierre de Céas de Jacques Millon, fils de Dominique et Madeleine Lambin d'Esparron en Provence et de Marguerite Parat fille de Jean et Jeanne Philibert de Céas.

A Céas Jean-Louis Rambaud l'Abrégé fils de Pierre et Anne Revol naît en 1780.

En 1781 naît à Céas Dominique Parat, fils de Jean Parat et de Rose Gayraud.

Le 16 mars 1784 est ensevelie à Céas Madeleine Astier âgée de 56 ans; Jean Joubert et Pierre Joubert de Céas étaient témoins.

Le 10 juillet 1786 est née à Céas Jeanne Henriette Rambaud fille de Pierre et Anne Izoard, elle meurt à 7 mois.

Pierre Rambaud l'Abrégé a encore des jumeaux, Jean - Jacques et Rose ; ils ne vivent que deux mois.

En octobre 1790 est née Marie Madeleine Rambaud fille de Pierre laboureur à Céas et d'Anne Revol.

La même année on ensevelit à Céas Marguerite Parat âgée de 92 ans, elle était née à Céas et fille de Pierre Parat et de Marguerite Guérin.

Le floréal 1793 encore des jumeaux qui naissent au foyer de Pierre Rambaud et son épouse Anne Revol.

Le 29 janvier 1794 est décédé à Céas Jean Astier dont on ignore l'âge, Pierre Rambaud de Céas son voisin est témoin.

En 1797, Pierre le premier des Garcin à venir habiter Céas épouse Anne Joubert dont il a un fils Michel. Anne décède âgée de 20 ans, Pierre se remarie avec sa belle-sœur Jeanne et une famille se fonde avec Pierre, Jean-Louis, André, Jean-Etienne leurs enfants.

Pierre est resté veuf peu de temps, mais il faut penser que dans les années 1700 -1800, la coutume voulait qu'un jeune veuf se remarie assez vite. Il y était souvent poussé par les anciens beaux-parents. Ici Jeanne qui était orpheline de mère, ce n'était pas le cas, le veuf aurait passé pour un mauvais mari, mauvais gendre, paresseux s'il n'avait

choisi une nouvelle épouse. Il fallait aussi donner une nouvelle mère aux enfants, tout s'explique pour Jeanne. Sa sœur Anne décédée laissant un petit Michel d'une année seulement, qui aurait pu mieux remplacer la mère que sa sœur. Pierre connaissant bien Jeanne la choisit donc comme deuxième épouse.

Pierre le Deuxième

se marie.

En 1827 un nouveau jeune ménage continue la famille GARCIN « Fréron » Pierre le 2^{ème} fils de Pierre 1^{er} et de Jeanne a épousé sa voisine Madeleine Bonnardel dit Candy, la fille du tisserand à toile, de cette famille sept enfants naissent à Céas : **Marie-Rose, Pierre, Alexandrine, Marie-Madeleine, Marie-Marguerite, Scipion-Julien, Marie-Rosalie.**

Certains meurent, d'autres survivent dont Alexandrine, mère du petit Joseph.

En même temps que les GARCIN vie à Céas plus que deux familles.

Les JOUBERT « Besson », les RAMBAUD « l'Abrégé ».

La vie continuera au hameau, par le mariage de Joseph Garcin Fréron et de Virginie Grimaud et la naissance de leurs onze enfants.

C'est la Grand-mère « l'Abrégienne » de la famille Rambaud Abrégé qui s'occupait des accouchements à Céas.

Quand la famille d'Antonin Garcin et Augusta Coq vivaient à Céas en l'année 1916, ils étaient les derniers habitants.

Que sont devenus les Joubert « Besson » les Rambaud « Abrégé » ? Une famille Joubert se loge au village de Sigoyer, un descendant des « abrégé » Rambaud été berger en Provence et par la suite berger de Antonin Garcin du Forest-la-cour à Sigoyer.

Il y reste peu de temps, s'étant mis dans la tête d'épouser Jeanne l'une des filles de la maison, il est renvoyé sans ménagements en Provence à ses moutons.

Pour les autres membres de ces deux familles l'on sait que les Joubert Besson sont installés à Grenoble ou ils fondent deux familles. Une fille Rambaud l'Abrégé est venu un jour en visite à Sigoyer et s'est arrêté au Forest-la-Cour pour revoir son ancienne voisine de Céas Augusta Garcin. Une famille Martin Joubert s'est fixée à l'ancien village de Sigoyer.

En 1851 on pouvait compter à Céas trois ménages; ceux-ci représentaient seize personnes, mais en 1911 on y recense 2 maisons abritant 2 ménages et comprenant 11 personnes, l'on a vu dans ces quelques relevés des familles de Céas que les familles étaient nombreuses; les enfants naissaient souvent espacés d'un ou deux ans, puis mouraient souvent dans l'année. Les mères, épuisées par tant de maternités répétées meurent à leur tour. Nous avons vu mourir Anne à vingt ans, sa sœur Jeanne à 40 ans, plus tard la bru de Jeanne Madeleine morte à 45 ans, et les exemples étaient très nombreux. Beaucoup d'hommes mouraient aussi dans la force de l'âge; l'espérance de vie ne dépassait guère les 50 ans; à 60 ou 70 ans ils étaient des vieillards.

On peut cependant citer Marguerite Parat de Céas décédée à 92 ans. Bien peu de personnes arrivaient à 80 ans. Pour les enfants en bas âge et les nourrissons, le croup ou diphtérie, faisaient des ravages, le tétanos, les convulsions, le manque d'hygiène,

la mauvaise nourriture, les maladies contagieuses. Tout cela faisait que comme disaient les anciens, il fallait « pour s'échapper avoir bonne mère ». C'est à dire être assez résistant pour survivre; c'était une sorte de sélection naturelle où survivaient les robustes. Cela faisait des gars solides, forts comme des bœufs, pour qui soulever un sac de 100 kilos de blés, était un jeu d'enfant.

La pneumonie, la tuberculose faisaient beaucoup de morts. On appelait une congestion pulmonaire, prendre un chaud et froid, et l'on soignait cela par des emplâtres de poix noire. On faisait fondre cette poix, quand elle était très chaude, elle était étalée sur un morceau de carton et appliquée très chaude sur le dos du malade, il fallait garder cet emplâtre plusieurs jours pour « tirer le mal » le linge de corps, les draps, quand il y en avait, tout était marqué de noir. Malheureusement l'issue était fatale.

Il y avait aussi les « coliques rouges » très redoutées des anciens, les gens mouraient certainement d'appendicite ou d'occlusion dans des douleurs atroces. C'est pour cela que l'on appelait, mourir des coliques rouges, beaucoup trop pauvres pour payer un médecin.

Entre 1700 et 1800, les gens des montagnes travaillaient, tombaient malades, se couchaient et mouraient.

C'était un sort, une fatalité, il y avait tant d'enfants que un de plus, un de moins, l'importance n'était pas grande; ils aimaient leurs enfants, mais acceptaient tout.

La tuberculose appelée maladie de langueur, décimait des familles entières.

Le bacille de Koch était inconnu, la pénicilline et les antibiotiques également. C'était surtout les jeunes, plus faibles qui l'attrapaient, on disait qu'ils étaient morts de « Consommation » mot tragique et qui fait horreur. A Céas heureusement on était sain et solide, le grand air de la montagne protégeant ses habitants.

Le docteur y était presque inconnu et d'ailleurs même en 1900, comment aurait-il pu monter jusqu'à Céas, dans 1 m. à 1 m.50 de neige, et l'été il y avait peu de malades. D'après ce qu'on a pu voir, l'on mourait à l'automne ou tôt au printemps.

Les mois de juillet et août, sauf les accidents étaient une période où l'on était trop occupé pour mourir.

Il faut encore parler du décès des jeunes accouchées; en dépit de la bonne volonté des voisines, qui lors des naissances essayaient de mettre un peu d'hygiène à grands renforts de bassines d'eau chaude, souvent l'infection se déclarait. On appelait cela la fièvre puerpérale, la tradition voulait que la jeune mère garde la chemise portée à l'accouchement pendant plusieurs jours, afin d'éviter l'hémorragie. On frémit en imaginant cela, on a du mal à le croire et cependant c'était ainsi dans toutes les chaumières.

Dans les années 1880, cela commence à évoluer, mais il faut attendre les années 1920 pour avoir une grande amélioration.

Revenons

à notre Ancêtre

JOSEPH

Scipion-Julien et Marie-Léonie Garcin adoptèrent le petit **Joseph** et en firent leur héritier pour les biens qu'ils possédaient à Céas. Alexandrine quant à elle s'était mariée; ayant une nouvelle fois « mis la charrue avant les bœufs » comme le disaient nos ancêtres. Elle avait eu une fille, et puis d'autres enfants. Veuve au bout de quelques années, elle avait épousé en deuxième noce, Martin de la Saulce, et d'autres enfants étaient nés. Joseph n'avait certainement pas une grande place dans la vie aventureuse de sa mère. Il en a certainement souffert et on peut imaginer une enfance assez triste entre ses deux oncles et tante, certainement très bons, mais qui ne pouvaient malgré tout remplacer les absents, le père et la mère. On peut comprendre sur la photo que ses yeux sont tristes, et son expression est celle d'un homme marqué par la vie.

Est-ce qu'il a fait son service militaire? On l'apprendra peut-être par la suite? Pour lors, le temps s'étant écoulé, nous retrouvons Joseph devenu un homme.

Il à 25 ans et il est temps de penser à fonder une famille. Il a fait son choix, ce sera sa charmante petite voisine Virginie Grimaud.

Virginie Rosalie Grimaud est orpheline de feu Jean Estienne Grimaud son père, et défunte Jeanne Arthaud sa mère. Ils habitaient Ravourier, du temps de leur vivant. Ils étaient voisins de Scipion-Julien et « Fréronne ».

Virginie est toute jeune, elle a 14 ans, et a plusieurs frères et sœurs. On peut imaginer que Scipion-Julien et Marie-Léonie connaissaient bien leur petite voisine et qu'ils voyaient avec plaisir l'union qui se préparait.

Mais voilà que Joseph et Virginie « ont pris les devants », ils ont mis en route un bébé. Il faut donc les marier au plus vite, le 6 avril 1879 Joseph et Virginie unissent leur vie, que fut la noce ? Nous ne savons pas, aucune photo, aucun souvenir ne peut nous l'apprendre, il n'existe plus rien. On peut penser que la famille y assistait, car des années plus tard on retrouve Joseph au mariage de sa nièce, la petite fille d'Alexandrine. Cela prouve que malgré tout il devait être en assez bons termes avec ses demi-frères et sœurs.

Le voyage de noces n'existe pas à l'époque et surtout chez les gens de la campagne, on imagine que le jeune ménage vit un peu chez l'oncle et la tante, et que c'est là que vient au monde le bébé trois mois après les noces !!! **Scipion** Joseph Alexandre Garcin, il porte le nom de celui qui eut le rôle de père pour Joseph et qui sera le

parrain de cet enfant, l'oncle de Ravourier, Scipion-Julien, la marraine étant Marie-Léonie son épouse.

J'oubliais de mentionner que vu l'âge de Virginie et un cousinage au troisième degré, il fallut pour célébrer le mariage à l'église de Sigoyer, une dispense spéciale; Monseigneur l'Evêque de Gap l'accorda.

Quand Scipion vient au monde Virginie, sa mère était à peine sortie de l'enfance, aussi comme toutes les filles de son âge, elle aimait encore jouer avec ses jeunes voisines. Les anciens racontaient que le moment venu d'allaiter le bébé, la tante Marie-Léonie venait la chercher et lui rappelait l'heure.

Au temps où Virginie avait mis au monde son petit Scipion, les jeunes mères n'allaient pas à la maternité.

Pour la naissance de Scipion, comme celle de ses frères et sœurs et comme presque tous les bébés naissant dans les villages, c'était des voisines ou quelques dames un peu plus adroites qui accouchaient les jeunes femmes.

Au hameau de Céas, la matrone était une grand-mère qu'on appelait la « Mère abrégée » surnom donné à la famille de son mari depuis des ans et des ans. De son vrai nom, c'était une dame Rambaud, voisine des Garcin Fréron. C'est elle, qui aide à mettre au monde les enfants de Joseph et de Virginie, ainsi que les trois premiers enfants d'Antonin, fils de Joseph qui habitait Céas et remplaçait son père aux travaux des champs.

Il faut dire que les jeunes mères avaient bien du courage. Pas d'hygiène, pas de soins ou si peu, les risques d'infections étaient grands mais les petits naissaient. Chaque année on voyait éclore de nouveaux. Joseph et Virginie n'avaient pas failli à la tradition, la famille s'agrandissait. A tour de rôle il vient au monde, après **Scipion** une petite **Elisabeth** qui mourra à deux ans. **Cyprien**, qui lui deviendra centenaire.

Antonin homme averti, fort en affaire en avance sur son temps. Puis **Jean** qui aura un destin malheureux et mourra entre deux âges, dans la colline au-dessous de la « Bigota » sa maison. **Marie** très bonne mère de famille. **Emile** dont nous n'avons pas beaucoup de renseignements. **Elisabeth** la 2^{ème} dite **Elisa**, qui fera sa vie à Grenoble. **Auguste** le plus pauvre, mais dont la vie familiale fut heureuse. **Louise** qui mourra à 20 ans d'un « chaud et froid ». **Michel** auquel le destin n'épargne pas les malheurs.

Tous étaient de beaux enfants, très unis. On les appelait les « Frérons », ils allaient en classe quand ils en avaient envie, c'est à dire pas souvent. Comment aurait-on pu les blâmer, sachant la distance de Céas à l'école de l'église-Neuve, du nom que donnaient les habitants d'alors au nouveau village de Sigoyer. Combien aurait été pénible pour de petites jambes un aussi long trajet; seulement à l'automne et au printemps quelques-uns des plus grands, faisaient la moitié du chemin, couchant à Ravourier chez l'oncle et la tante, sauveurs de la famille.

Mais pour des petits paysans, habitués à vivre dans la nature, la route qui passait par les bois au-dessus de l'Ayace pour rejoindre celle allant au village, et qu'enjambait le

pont tout neuf sur le Baudon, devait être pleine de tentations et inciter à l'école buissonnière.

Cependant dans leur jeunesse aucun ne fût illettré, l'intelligence leur tenant lieu d'instruction. L'on dit souvent que cette dernière trop poussée étouffe l'esprit. Chez les petits **Fréron de Céas**, celui-ci ne manquait pas, et tout au long de leur vie, leur humour en fit des compagnons aimés et recherchés.

Ils eurent des moments de leur existence assez durs, car leurs parents à mesure qu'ils étaient en âge de travailler, les louaient comme domestiques. Dans les années 1900, l'honneur des familles était d'avoir de nombreux enfants, très souvent entre l'aîné et le dernier s'étaient écoulés une vingtaine d'années; un voisin un ancien de 80 ans **François Paul Cousin**, nous racontaient « J'étais au service militaire au Maroc j'avais vingt ans, quand je reçus un jour une lettre de mon père me disant: « Mon fils, une nouvelle naissance est en route à la maison, j'ai fait une bêtise il faudra que tu m'aides à la réparer ». Quand je suis revenu du service, un petit frère était né, je l'ai pris dans mes bras, et je ne me suis jamais marié pour l'élever, j'avais répondu à mon père; « tenez bon j'arrive, j'ai tenu ma parole ».

Combien de cas semblables, on pourrait citer où les aînés élevaient les plus petits. Pour en revenir aux années qu'on appelle « folles », on décorait les mères. Une croix d'argent récompensait celles qui avaient cinq enfants, une croix d'or celles qui en avaient dix ; la grand-mère **Virginie** avait eu la croix d'or, assortie d'un beau diplôme. « Ah! Disait-elle en soupirant combien j'aurais préféré à cette croix une bonne paire de chaussures ».

Elle qui se privait de tout pour pouvoir élever cette nombreuse marmaille, la croix était bien superflue.

Joseph, quand la guerre de 1914 se déclara avait déjà soixante ans, il eut la chance de n'avoir jamais à porter le fusil; mais plusieurs de ses enfants partirent à cette terrible guerre et se battirent en 1^{ère} ligne sur le front avec courage; ils en réchappèrent tous et revinrent, sans titre de gloire, simplement comme l'avait été leur vie.

Joseph et Virginie eurent la grande joie de les avoir tous près d'eux sains et saufs.

Quand **Joseph et Virginie** vivaient à Céas, leur vie de jeune couple et de jeunes parents, l'argent était si rare, qu'il fallait tout faire de ses propres mains, pour vivre où plutôt survivre, Joseph dans son jeune temps faisait des charpentes et cultivait les maigres terres de Céas, il faisait le boulanger et était aussi menuisier.

Les très anciens disent qu'il était très adroit de ses mains. Il faisait des meubles avec les outils du bord.

Son voisin et ennemi, l'abrégeé (Rambaud), un jour de colère, avait dit à l'un des enfants de Joseph:

« Tu peux dire à ton père de fabriquer des cercueils, vous ne la ferez pas longue ! ».

Il y avait encore un magnifique buffet en noyer, du vrai beau noyer de Céas à deux portes, crédence et tiroir, taillé un peu à coup de hache.

Ce buffet que nous avons pu admirer dans la vieille maison du Forest-la-cour.

Malheureusement, pris de court par les acheteurs de la maison M. et M^{me} Saulnier nous n'avons pu le garder; La cloche en bronze de la chapelle de Céas est également leur propriété, elle qui sonna jadis pour les aïeux tant d'heures joyeuses ou tristes aurait du appartenir à un Garcin.

Pour labourer, il s'aidait avec l'oncle Scipion-Julien de Ravourier, frère d'Alexandrine, qui lui prêtait un bœuf.

Tous les transports à Céas se faisaient à bât.

Le grain allait être enfin changé en farine avant l'hiver. A Céas Joseph comme ses prédécesseurs portait son grain au moulin à Ventavon.

Le passage pour descendre aux Combes était étroit, alors il attachait un sac après l'autre à dos de bœuf, les entreposaient aux Combes et à la fin se faisait prêter une charrette et s'en allait à Ventavon, pour remonter la farine c'était la même chose.

Il y avait un autre moulin dans le torrent du Baudon, ne fonctionnait-il plus au temps de Joseph ?

Il appartenait à la famille Paul Cousin, voici quelques 40 années les grandes roues en pierre taillée qui écrasaient le grain étaient encore à l'emplacement du vieux moulin.

Le grand bassin qui recevait la fine farine, en belle pierre également avait été racheté par Antonin Garcin quand il était venu s'installer au Forest-la-Cour. Pour sortir la ruine du Baudon il avait fallu six bœufs.

C'était une pièce unique.

Elle servait d'abreuvoir aux bêtes d'Antonin.

Jadis il y avait au milieu une colonne surmontée d'un chapeau rond et l'eau coulait dans le milieu de la colonne.

En été la source baissait et pour avoir de l'eau fraîche, la famille Garcin allait à la maison de Nicollet où par trois ou quatre marches on descend dans une sorte de puits « le reposoir ». Là, sous une voûte, coule une eau fraîche qui vient alimenter la source devant la maison.

La source coulant au Forest-la-Cour provenait du torrent de saint Pierre descendant de Céas. Ce bassin n'est plus au Garcin, ce sont les Anglais qui ont acheté l'ancienne maison d'Antonin qui en ont hérité.

Pour l'instant il est toujours à l'endroit où Antonin, le fils de Joseph le plaça autrefois.

Les vestiges du vieux moulin de Baudon ont disparu, envahis par les herbes.
Un autre moulin sur le Drouzet, du côté de Châteauneuf d' Oze s'appelait le moulin du Pied la Poua comme son nom l'indique il était situé au pied de la grande montée qui conduit à Châtillon.

Le Violon de JOSEPH

Nous nous étions posé la question lors d'un précédent chapitre.
Comment le grand-père Joseph, qui n'avait jamais eu un sou vaillant devant lui, eut-il pu acheter un violon et chez quel luthier ?

Cela nous paraissait un peu invraisemblable, le mystère demeurait, voilà que la solution nous a été donnée aujourd'hui 3 octobre 1992 par deux des petites filles de Joseph âgées de 75 et 78 ans, c'est dire qu'elles ont bien connu le grand-père.
Eh bien ! Cet aïeul mélomane avait fabriqué lui-même son violon; si l'on se réfère à l'époque, Joseph était né en 1854, il avait 20 ans en 1874 et quand l'on sait combien les campagnards étaient incultes, ne fréquentant pas l'école et bien loin de tout ce qui pouvait toucher à un art quel qu'il soit. On ne peut qu'admirer le génie (on peut l'appeler ainsi) du grand-père.

Comment parvint-il à fabriquer des cordes, à les ajuster et à faire chanter son violon?
Car pour qu'un violon chante, il lui faut une âme, petit morceau de bois d'une forme appropriée et placé selon des règles. Comment arriva t-il à tirer des sons de ce qui devait représenter pour lui l'évasion dans un autre monde ?

Quel père « volage » lui laissa l'amour de la musique en seul héritage et lui transmit ce cadeau magique qui devait embellir sa vie.

L'une des petites filles, Jeanne la plus âgée nous a raconté ce joli souvenir :

- Un jour que j'étais malade, d'une maladie d'enfants j'étais couchée dans le lit de l'alcôve qui se trouvait dans un recoin de la cuisine au Forest-la-cour ; c'était le soir, après le souper. Antonin père de Jeanne avait un domestique

Guillaume dit « L'Arigouène » qui avait une très belle voix juste ; il se mit à chanter de vieux airs comme la Paimpolaise, ma Normandie etc....et le grand-père Joseph l'accompagnait au violon, « c'était trop beau » nous dit Jeanne, le grand-père jouait très juste.

On peut très bien imaginer la scène : devant le feu de cheminée au milieu des enfants, le grand-père debout jouant avec amour de son violon, à côté de lui Guillaume, la main sur le cœur, entonnant les couplets et toute la famille immobile qui écoute religieusement.

Ah ! Les soirées devaient être magnifiques dans la maison du Forest-la-cour, nous avons appris que Joseph était toujours joyeux malgré ses yeux tristes.

Mais il est bien reconnu que ce sont les gens les plus marqués par la vie, qui semblent être les plus expansifs, les plus gais.

Il paraît que souvent le grand-père Joseph voulait faire danser son épouse Virginie, elle refusait le traitant d'âne et croisait les mains sur sa poitrine, quand le grand-père essayait de les saisir.

La pauvre Grand-mère avec ses onze maternités était bien trop fatiguée pour danser. Mais cela prouve que malgré les soucis que la vie ne leur avait pas ménagés, tous deux avaient gardé une âme d'enfant, à cause de la vie saine et simple qu'ils avaient vécu dans la montagne.

Les Grottes de CEAS

Vers le niveau des maisons de Céas se trouve la grotte des Fénas (des femmes) très profondes, spacieuse, avec une entrée exposée au midi ; son nom lui vient de la révolution , les femmes et les enfants du hameau s'y cachèrent .

La grotte du Glaoudou (de Claude) qui servait d'abri aux moutons ; elles se trouve au quartier de Peira Uga (Pierre d' Hugues) ; Enfin vers la base sud au quartier de Respaou, une autre grotte appelée la Tuna (la Tanière) a une entrée fort petite, mais qui donne accès à de vastes cavités donnant sur un gouffre non exploré.

D'autres réduits s'ouvrent à la base de la corniche de Céuzette. Au nord ouest que l'on appelle les Fours, les basses et hautes Gleisettes (églises), l'entrée de la haute gleisette ressemble à un énorme portail d'église de style ogival (d'où le nom de Gleisette) à l'entrée, le terrain très vert et fleuri, forme un merveilleux jardin alpin.

Les Fleurs à CEAS

Toutes les fleurs de montagne, les plus belles poussent à Céas. Toutes les couleurs s'y côtoient dans un ravissant mélange ; Que de jardins alpins enchantent les promeneurs, depuis la gentiane d'un bleu inégalé couvrant le sol en tapis, le bouton d'or au jaune éclatant, le joli myosotis, sans parler des lins sauvages, des orchis tachetées que l'on découvre dans les endroits humides, les églantiers par dizaines faisant des cascades d'églantines blanches et roses.

Les Choumas

Au pied des corniches de la petite Ceüse, se trouvent de nombreux abris, les « Choumas », où par les heures chaudes de l'été, les moutons se réfugient et chaument ; à l'automne ces abris servent aux bergers et à leur troupeau à s'abriter de la pluie et du vent ; c'était à l'époque où l'on menait paître les troupeaux dans la montagne

L'Affit de PARA

Les familles Para Cavalier et Para Fumet de même souche possédaient jadis la majeure partie de Céas et des Guérin ; Un vaste terrain inculte et inhabité s'appelle l'affit de Para, situé entre les Guérin et la source du Briançon. Les paysans de Sigoyer appelaient ce terrain la fine de Para. Cependant c'est bien l'Affit de Para qui est nommé dans une reconnaissance du Seigneur qui « affita » (loua) ses terres à Para « Cavalier » et Para « Fumet ». Ces terrains appartiennent maintenant à la famille Bonnardel Candy, successeur des Para Cavalier ; Seuls quelques anciens connaissent encore ce terme d'Affit, un berger y garde ses moutons pendant l'été.

Les Maisons de CEAS

La Vie des Habitants

Heureusement la chance a voulu que nous puissions avoir une photographie des deux dernières maisons de Céas. Celles-ci appartiennent à la famille Garcin et datent de 1850 environ. Pour les autres maisons, ne restent que quelques amas de pierres, on peut voir qu'elles étaient groupées autour de la fontaine.

Il persistait encore, il y a une vingtaine d'années un grand bassin assez haut à l'ombre d'un peuplier. C'est là le lavoir où les femmes de Céas venaient blanchir leur linge.

Si l'on en juge par les maisons des Garcin, elles étaient bâties en pierres, à foison dans le hameau avec de la chaux et terre mélangée servant à jointoyer les pierres, tandis que la charpente était taillée dans la forêt toute proche, la toiture se composait de gerbes de Seigle que les paysans réunissaient à plusieurs et qu'on appelait des « Mulons ou petites Meules ». Au moment de la moisson les gerbes étaient gardées précieusement pour réparer les toitures, elles avaient une belle couleur dorée et c'était très joli.

« Un peigne » sorte de râteau en bois servait à aligner les brins de paille, le nom ancien était « Cluer » les pailles de seigle étant les Cluis. Un bon " Cluaire " devait faire un toit bien net; les gerbes très serrées l'une contre l'autre et peignées, encore et encore pour que la pluie glisse et ne puisse passer à l'intérieur.

Certains anciens étaient renommés pour ce travail. On les faisait venir de loin, mais en général les paysans pratiquaient cela eux-mêmes, les rebords de leur toit et les pailles coupées très droites attestaient du savoir-faire du « patron ».

Les maisons à Céas n'étaient pas grandes avec peu d'ouvertures afin de lutter contre le froid ; très basses et sans étage, les toits étaient à deux pentes.

Bêtes et gens vivaient dans la même maison ; dans un angle l'étable à moutons et à chèvres, peut-être plus tard vers les années 1900, un coin pour le cochon, espoir des repas de l'année.

Le corps de maison comprenait une grande pièce qu'on appelait « la maison » qui servait de cuisine, salle à manger et chambre à coucher ; car dans le fond se logeait l'alcôve, un grand lit très haut, comme le voulait la mode en 1900 ; deux ou trois portes s'ouvraient dans cette cuisine, donnant sur des réduits aux toutes petites fenêtres ; dans ces réduits, s'entassaient des provisions pour les gens, des sacs de grain pour les bêtes, un lit pour des jeunes.

Les familles étaient nombreuses, mais tout le monde arrivait à tenir et à dormir dans ces pauvres maisons ; souvent les enfants couchaient à quatre ou cinq dans la même paillasse, les petits à un bout du lit, les grands à l'opposé.

Dans la cuisine, une grande cheminée où, d'après les anciens la grand-mère Virginie faisait à merveille sauter les omelettes. Elles se servaient pour cela d'une immense

poêle au manche très long, qu'elle posait sur un grand feu de genêts ; fallait-il en casser des œufs pour nourrir dix enfants plus le père et la mère ; les omelettes étaient « allongées » avec de la farine ou des pommes de terre. Dans le pays on appelait cette sorte de gâteau les « matafam » comme son nom l'indique, cela remplissait les jeunes estomacs, il y avait aussi régal des régals les « Crouzets » farine délayée avec très peu d'eau formant de petits grumeaux et que l'on faisait bouillir dans de l'eau.

Chez les Garcin Fréron, il y avait une étable séparée pour les animaux, vieille mesure au toit de chaume également, qui comprenait outre l'étable la grange, une resserre à bois, une autre pour les pommes de terre. Un coin de hangar abritait les pioches, un araire (charrue en bois à un soc) peut-être un traîneau à foin et s'il y avait un âne ou un mulet, le bât était pendu avec deux grands couffins.

Quand l'un des habitants de Céas descendait au village, il remontait dans les couffins, que portait l'âne ou le mulet, des chandelles, du sel, des allumettes, un pain de sucre qui se vendait à l'époque sous la forme d'un cône de 5 kilos (ou 1 kilo, selon le désir du client). Pas question de faire des achats inconsidérés, la grande dépense, c'était le rouleau de tabac à chiquer pour l'aïeul, et le tabac à priser pour son épouse.

Beaucoup de vieilles grands-mères prisait, elles puisaient le tabac noir dans une tabatière qu'elles portaient dans la poche de leur tablier. Si elles n'étaient pas trop près de leurs sous, elles en offraient à la voisine.

Les vieilles et les jeunes portaient également de longues robes, souvent noires, un tablier « de devant », uni la semaine, fleuri le dimanche, un châle sur les épaules ; les dimanches une paire de bottines lacées très haut sur la jambe, d'épais bas noir. La lingerie était celle du trousseau de mariage, en toile de lin grossière et qui durait une vie ; la seule coquetterie était souvent une guimpe ou un col en dentelle blanche.

Les pieds trottaient la semaine dans des souliers à semelle en bois.

Les habitants de Céas, vivaient là-haut dans leur montagne plus que chichement, mais ils avaient pour eux l'espace, le grand air, la liberté, la nature sauvage et ses merveilles.

Le cordonnier du village, confectionnait pour les enfants et les grands, une paire de chaussures tous les ans, ou deux ans si l'on était pauvre. Une robe de dimanche durait au moins cinq ou six années, une robe des jours rapiécée jusqu'au bout, durait une vie.

La coquetterie des aïeules était dans les cols en dentelle blanche fabriqués très souvent par elles-mêmes.

Ainsi en allait la vie pour les habitants du hameau de Céas. Comme dans bien des villages, et malgré la misère les privations, il faut croire que tous ces gens étaient attachés à leur terre l'exemple nous en est donné par Joseph et Virginie, descendus de Céas chez **Antonin** leur fils, à Sigoyer à peine les beaux jours du mois d'avril arrivés, ils repartaient tous les deux vers leur montagne dont ils étaient les derniers habitants.

Préférant leur vie sauvage, à la vie plus civilisée des villages, ils restaient tout l'été près des étoiles ; leur fils **Antonin** les ravitaillaient montant les provisions à dos de mulet.

Seul maintenant, le souvenir peut faire revivre les habitants de Céas, l'on ne peut s'empêcher de les envier pour la qualité de leur vie, la tranquillité, la sagesse de ces bergers.

Les Foires

Chaque village avait la sienne. Les habitants de Céas, comme des autres hameaux s'y rendaient à pied, en groupe. C'était une occasion pour se retrouver, parler du temps qu'il faisait, de la moisson, poussant devant eux quelques moutons, un mulet ou un âne.

La foire était l'endroit où l'on pouvait vendre ses bêtes à quelques maquignons rusés et ainsi avoir de l'argent nécessaire à l'achat des provisions indispensables pour le ménage.

Plus tard les foires disparurent des petits villages, elles se tenaient dans les gros bourgs, comme Tallard, Veynes et les plus importantes à Gap, qui avait pris de l'ampleur.

Le 1^{er} mai et la foire de la Saint-Martin, existaient déjà en 1750. C'étaient les plus importantes. L'une fêtait le retour du printemps, l'autre l'entrée de l'hiver. Les anciens nous ont raconté, entre les années 1890 - 1930, les habitants de Ravourier comme ceux de Sigoyer, comme aussi ceux de Céas partaient très tôt, sur les quatre heures du matin pour emmener les bestiaux à la foire, les petits gorets et leur mère trottaient, houspillés par les femmes en robes d'indienne et châle croisé, de grands paniers au bras contenant œufs où fromages de chèvre, que de peines, que de fatigues avant d'atteindre ce champs de foire, source de revenus.

Les ménagères de la ville s'y pressaient, soupesant, humant, marchandant, elles remplissaient leurs sacs à provisions et tendaient leurs sous que les paysannes enfouissaient d'un geste prompt au fond des grandes poches de leurs tabliers en cretonne. Puis leurs paniers vides, elles s'acheminaient vers les « bancs » tenus par des camelots. Ceux-ci à grands renforts de plaisanteries (parfois douteuses) vendaient leurs marchandises, essayant d'attirer le chaland, que de merveilles étaient étalés, des charentaises munies d'un énorme pompon sur le dessus, des fichus aux vives couleurs mêlées, des tabliers de devant, des dentelles, du fil et tous ces petits riens si utiles. Puis caleçons pour les époux, épais en grosse flanelle grise, comme les ceintures qui leur entouraient la taille.

Tout un côté de la place appartenait aux hommes, c'est là qu'ils trouvaient des rouleaux de cuir dont ils fabriquaient eux même les harnais de leurs mulets ou de leurs ânes, parfois des souliers pour la famille. Ils achetaient aussi des faucilles et des lames de faux, dont ils appréciaient le tranchant du bout des doigts, hochant la tête d'un air grave, tout en pensant à l'avance à la satisfaction que leur procurerait cet outil tout neuf, scies à main et « caboche » à tête carrée complétaient ce fourniment.

Les caboches servaient aussi bien à ferrer les pieds du mulet qu'à consolider les chaussures, afin qu'elles « fassent beaucoup de profit ».

Sur les coups de midi chacun se dirigeait vers une auberge de connaissance, moyennant le prix de quelques mesurons, les gens de la campagne s'installaient autour des tables et tiraient du panier quelques produits de leur terre. Du fromage de chèvre, des noix, un peu de viande bouillie et la grosse miché de 6 livres cuite par leurs soins. D'une table à l'autre ils s'interpellaient ces fermiers en fête, sous l'œil un peu réprobateur de leurs épouses, les hommes buvaient ferme, discutant et faisant de grands gestes. Cela durait jusqu'à ce que le soleil commence à décliner à l'horizon. Il fallait bien partir car le chemin du retour était long, en l'espace d'un instant la place se vidait de ses badauds, les étalages remballés, seuls des papiers sur le sol disaient que la foire était passée.

Les campagnards à Céas comme ailleurs reprenaient le chemin de leurs fermes, parfois les moins chanceux tiraient une chèvre suivie de deux ou trois moutons ou quelques gorets et leur mère qui n'avaient pu trouver preneur.

Alors les paysans juraient et passaient leur hargne sur le dos des maquignons qui avaient refusé leurs bêtes. Heureusement, la plupart du temps, tout se passait bien et si les uns, comme le Grand-père Joseph où l'oncle Scipion-Julien étaient sobres quelques voisins par contre avaient un peu trop « arrosé » la foire. Leurs voix avinées et leurs allures titubantes en disaient long sur le nombre de mesurons absorbés. L'on arrivait chez soi à la nuit et la belle lune d'été ou d'automne éclairait les pas de tout ce monde en route.

Le lendemain tous étaient au travail, la pioche, la faucille ou la faux maniée avec dextérité, la pierre à aiguiser trempant dans un peu d'eau, les faucheurs dans le petit matin se rendaient au pré, dans l'air encore frais, ils étalaient les premiers andains (ligne régulière que le faucheur coupe et rejette sur sa gauche) il fallait avoir le coup de main pour que les mouvements soient bien réguliers et que le dos ne soit pas trop vite courbaturé. Ils s'avançaient sans arrêt, d'un même mouvement rythmique, le torse balancé la faux lancée et ramenée.

Très souvent les voisins s'entraidaient, deux ou trois familles de parents ou d'amis participaient à la fauchaison.

Sur les huit heures, à l'ombre d'une haie, les faucheurs frugalement déjeunaient, un peu de chèvre salée et bouillie, un peu de fromage de chèvre, de la piquette.

Le travail reprenait, souvent pour avoir moins chaud, les faneurs cueillaient des rameaux de frêne qu'ils plaçaient sous leurs chapeaux, ou sortant leur grand mouchoir à carreaux de leur poche, ils s'en faisaient un rempart contre le soleil, en le faisant flotter autour de leur visage, maintenu par le chapeau.

La chemise sans col déboutonnée, ils gardaient cependant la ceinture de flanelle enroulée plusieurs fois autour de la taille.

Du matin au soir ils fauchaient et bientôt, séchaient des étendues plus ou moins importantes de ce merveilleux foin des montagnes qui sent si bon, qu'il saoule presque. Promesse de pouvoir garder et nourrir les quelques moutons qui étaient toute la fortune de ces braves montagnards.

Quand ce foin de pré devenait craquant, séché par le brûlant soleil d'été, le Grand-père Joseph comme ses parents avant lui et tous ses voisins, pensait à rentrer sa récolte à la grange. Les plus pauvres qui n'avaient souvent qu'une chèvre et trois moutons portaient leur foin sur le dos. Mais les voisins étaient là et bien vite ils proposaient leur aide et leur mulet.

Quand le champ était trop pentu, les paysans utilisaient de grands « bourras », sorte de grands carrés faits de toile à sac, qu'ils remplissaient de fourrage, qu'ils nouaient aux quatre coins et qu'ils chargeaient sur leurs épaules.

Les plus fortunés qui possédaient un mulet comme Joseph rentraient leur fourrage à l'aide de traîneaux en bois, fabriqués pendant l'hiver et que l'on appelait une « Lhiela ».

D'autres encore attachaient sur le dos de leur mulet un « bât » auquel ils accrochaient de grands sacs, qu'ils remplissaient d'herbe parfumée.

Tout cela se faisait dans la bonne humeur, le foin étant signe d'abondance tout comme les grains. Le foin dans la grange embaumait toute la maison, la cuisine et les chambres. Toutes les graminées, toutes les fleurs sauvages le parsemaient.

La fenaison à peine terminée, il fallait songer à la moisson, aussi en ces trois mois de grands labeurs il y avait très peu de mariage, on était trop fatigué pour pouvoir faire la noce.

Mai ou septembre voyaient le plus grand nombre d'unions, on était promis, on attendait le moment où l'on ne se quitterait plus. Mais les jeunes fiancés, très souvent des voisins, parfois des cousins, revenaient de faner, le râteau ou la fourche sur l'épaule se tenant par la taille, échangeant des projets. Sous la lune complice des voix pures s'élevaient, les jeunes filles chantaient des airs d'autrefois qu'avaient chanté leur Grand 'mère et qu'aujourd'hui chantent encore nos petites filles

Devant leur chaumière chacun se quittait et s'en allait dormir dans la paille de feuilles qui craquaient et piquaient au moindre mouvement, la nuit serait courte aux faneurs.

La moisson - Le battage

Au temps de Pierre Garcin le premier, puis Pierre le deuxième, ainsi qu'au temps de Joseph, la moisson demandait beaucoup de peine aux paysans, c'étaient le temps où à peine remis des fatigues de la fenaison, un autre travail beaucoup plus pénible commençait. Tout le jour aux champs, au moment des jours les plus longs, les moissonneurs coupaient les grains, le blé noir, le seigle surtout l'épeautre, tout était mur.

Pour ne pas perdre de temps, au coup de midi, les femmes portaient le repas aux moissonneurs dans les champs, dans une toupine, un ragoût de chèvre, quelques pommes de terre bouillies, du fromage, du pain noir cuit à la maison, parfois dur

comme une pierre et de la piquette, vin coupé de beaucoup d'eau. C'était l'ordinaire de chaque jour, les hommes buvaient à la régalade, poussant des hans de contentement, à ce liquide frais qui les remettait sur pied. Puis s'essuyant les moustaches d'un revers de main, ils commençaient une sieste à l'ombre de la haie, le chapeau sur les yeux, les souliers posés à côté d'eux, leurs pieds sans chaussettes, rares étaient les hommes qui en portaient, ils dormaient mais le souci de leur moisson était tel, qu'en un quart d'heure, après le temps de quelques ronflements sonores qui faisaient fuir les oiseaux. Ils se redressaient d'un coup, se grattaient la nuque, s'essuyaient le front, buvaient une longue gorgée de la piquette de midi et repartaient au travail.

Les grains avaient été pendant longtemps la sauvegarde des paysans, il existait même dans chaque village un grenier d'abondance ou chacun déposant les grains qu'il avait en trop, cela formait une réserve en cas de disette. C'était donc un grand moment quand on récoltait de quoi survivre toute l'année, l'on ramassait le moindre épi. Mais il y avait encore plus pauvre, ceux qui ne possédaient pas de terre. C'étaient les mendiants; ils avaient droit de glane. A Céas, il n'y en avait pas, chacun étant propriétaire de son petit domaine.

Pour faire ces moissons on se servait de la faux dans les champs qui étaient les moins pentus, mais là où les épis grimpaient, serrés pour se maintenir debout, sur les terres les plus en côte, il fallait absolument pour bien couper ces grains, employer le plus archaïque, le plus vieux des outils, la faucille. Bien aiguisée, ayant donné « du fil » au tranchant, un manche neuf, on était paré, on pouvait commencer. La faux et la faucille étaient les seuls outils des montagnards de Céas, il fallait aussi des « doigts » en fer blanc, fabriqués à la maison qui couvraient les trois doigts de la main gauche.

Les voisins « se donnaient la main » tous unis par la même misère, ils mettaient leurs forces en commun et, solidaires arrivaient à survivre.

A mesure que les moissonneurs abattaient les épis, les jeunes filles les mettaient en gerbes, puis à l'aide d'un lien fait de plusieurs épis groupés, elles les attachaient en retordant très serré le lien autour de la gerbe.

Souvent leur vie de femme dépendait de ces gestes simples, mais qui, pensaient les anciens promettaient ce que serait au travail leur future bru.

Le dernier épi coupé, la dernière gerbe liée, il fallait encore rassembler tout cela en une grande meule, tout près de l'aire où l'on allait battre le grain et un autre travail commençait.

Le battage du grain au fléau

Les gerbes séchées éparpillées sur l'aire, les fléaux entraient en action.

Qu'est ce que c'étaient que ces fléaux ?

Deux morceaux de bois reliés entre eux par une lanière de cuir, ils se maniaient comme de grands bâtons, tout le jour les bras se levaient, s'abaissaient et frappaient en cadence pour faire sortir le grain des épis.

Il fallait frappe, frapper encore, sur l'aire grattée, balayée le grain faisait une nappe dorée, la paille soulevée avec soin « espoussée » était séparée de ce grain et mise en tas pour nourrir les bêtes.

Ce grain était encore passé au tamis, à bout de bras secoué pour enlever toute impureté, enfin après tous ces travaux, le grain mis en sac rangé dans un « chambron » attendait d'être mis en farine, puis en pain.

Quand tout était terminé, récolte rentrée, les anciens faisaient la « reboule » c'était la fête de la fin des gros travaux. Un repas réunissait tous les moissonneurs, se prolongeait tard dans la nuit. Chacun faisait des projets, des suppositions, un petit coup de piquette aidant, l'on se disait que tout irait mieux, que la récolte serait meilleure, d'ici là beaucoup d'eau aurait coulé dans les torrents.

L'an qué ven « l'année prochaine » on entendait ces mots répétés par toutes les bouches. Mais pour la présente année, la moisson était finie et pour peu qu'elle fût fructueuse on pouvait désormais se reposer avec l'air de quelqu'un qui est à l'aise et qui peut voir venir les lendemains.

Le facteur ne montait pas souvent à Céas. Les habitants recevaient rarement des nouvelles et pour la plupart elles étaient mauvaises. C'est pour cela que les paysans, là haut le redoutait, préférant ne pas le voir.

Presque tous ne savaient pas lire, les événements du monde extérieur les intéressant fort peu, leurs soucis quotidiens suffisaient à remplir leur vie.

Les déplacements se faisaient tous à pied, perchés dans leur nid d'aigle, au cœur de la montagne, à quoi leur auraient servi une carriole, un char à banc ou luxe des gens à l'aise, une voiture à quatre roues ? Un mulet ou un âne portant le bât leur était bien plus utile.

A l'époque, les épouses ne sortaient pas souvent de chez elles à cause de la marmaille accrochée à leurs jupes. Toujours en attente d'un bébé, ou donnant le sein à un autre, elles restaient « à la maison ». Il était d'ailleurs très mal vu à l'époque de fermer la porte sans personne qui entretienne le feu.

Une maison devait toujours être gardée, réflexe primitif qui remonte au temps où les hommes découvrant le feu se relayaient pour le conserver. La mère était la gardienne du foyer, sa maîtresse incontestée. Le père chef de famille décidait du travail des champs, du labourage, des grandes décisions à prendre, mais même pour la vente des bestiaux, il consultait sa bourgeoise, d'un signe de tête, elle approuvait ou désapprouvait. Alors aucun marché, aucune décision n'aurait pu se faire ou se prendre sans son accord.

Mais les jeunes gens allaient aux « vogues ». Partant à pied, en bande, ils passaient la montagne et arrivaient dans les villages voisins. Barcillonnette, Esparron, Vitrolles, etc...

Tous les petits villages ou hameaux avaient la leur. A Barcillonnette elle était le 15 Août « à Notre Dame » à Sigoyer « Saint-Barnabé », il pleuvait souvent. A Expréau, « Saint-Pierre » à cause du rocher dominant le village, vers le Cros où était l'ancienne chapelle du même nom ; A Esparron cela tombait en hiver, c'était la « Saint-Paul ». Au plan de Vitrolles « la Saint-Antoine » un Oratoire lui était dressé et existe toujours en 1992. C'était un lieu de pèlerinage des années 1700 à 1900. La plus fréquentée de ces vogues, par les habitants de Céas, était la « Saint-Paul » à Esparron et la « Saint-Pierre » à Espréaux.

Malgré la pauvreté, l'hospitalité était large, les gens avaient comme l'on dit le cœur sur la main. Les « Voguaires » restaient au moins trois jours dans chaque village, festoyant gratuitement dans la plus riche ou la plus pauvre des maisons.

Toute cette belle jeunesse chantait, mettait de la gaieté, s'en donnant à cœur joie.

Sur des tréteaux de fortune, les musiciens étaient installés, un accordéon qu'on appelait « la caisse » et dont jouait quelques habitants du village accompagné du son d'un violon ou de quelques instruments locaux, comme la flûte à trois trous composaient l'orchestre, parfois seul un joueur d'accordéon faisait le bal, il jouait des airs cent fois répétés, souvent un brin faux, mais que les garçons et les filles trouvaient toujours beaux.

Tous ces jeunes dansaient heureux de vivre, de se rencontrer d'avoir leurs beaux habits des dimanches, sans oublier pour les filles la croix à la Jeannette qu'elles portaient au cou.

La petite aire de campagne, entourée de sapins que l'on avait plantés la veille était gaie et animée, tout autour les Grands-pères et les Grands-mères du village, hochant leur front ridé, jadis aussi pur que celui de leurs petites filles, maintenant marqué par les durs travaux au soleil et les soucis, admiraient avec indulgence ces filles et ces garçons qui riaient et chantaient, mettant de la joie dans le cœur de ces vieux. Ils revivaient leur jeune temps, au rythme de la Mazurka ou du Rigodon.

Un peu de regret adoucissant leurs yeux, ils souriaient de leur vieille bouche édentée, et commençaient à raconter leurs souvenirs. En patois l'une des Grands-mères disait « Il y a bien longtemps, en 1800, à la vogue d'Esparron, c'était moi qui menais la danse, c'est là que j'ai rencontré le père » en patois local le père correspond au mari. « Es io que menavou lou branle, ai rescountra lou peïre ». Toute cette époque révolue leur revenait en mémoire : « Ah ! Disaient-elles, c'était le bon temps ».

De tous temps, les plus anciens ont dit aux plus jeunes, « De notre temps, quand nous étions jeunes, on savait s'amuser, c'était le bon temps », moments heureux de leurs jeunesses qu'ils avaient embellies au fil du temps.

Le Climat

de

CEAS

A l'altitude où se trouvait le hameau, on pouvait s'attendre à de grandes variations de température, Céas était comme le village de Sigoyer, balayé par la tramontane, âpre bise qui souffle fort, surtout en automne. La neige souvent faisait son apparition vers la fin septembre et Céas ne quittait complètement sa parure blanche qu'en avril ; c'est pour cela que les travaux des champs devaient se terminer pendant les quatre mois d'été. A la belle saison, la chaleur du jour était tempérée le soir par un air pur et vivifiant, les nuits superbes constellées d'étoiles dont la plus belle Vénus l'étoile du berger, Reine de Céas se levait tout juste à son aplomb. Aujourd'hui nous admirons toujours la beauté immuable de ces nuits, en septembre les soirées commençaient à être fraîches et en octobre, des gelées blanches rappelaient que l'hiver était proche. Les bois devaient être rentrés au bûcher (au ligné, comme l'appelaient les paysans) les récoltes engrangées.

Les orages éclataient avec violence à Céas. Souvent une averse de grêle venait réduire à néant les efforts de l'été.

Les nuages sortant vers « les Dérochas » annonçaient la neige pour l'automne.

Du côté de Sisteron, quand il soufflait un vent doux, et que l'on voyait s'installer une frange de nuages gris « le Bari » on pouvait penser que la pluie s'installait pour quelques jours.

La foudre abattait des arbres, incendiait des maisons, tuait souvent des bêtes dans les champs. Un exemple est raconté par les anciens : Un chien est tué par la foudre, alors qu'il se réfugiait tout près de son maître, ce dernier a été fortement secoué, mais il a survécu.

L'équinoxe d'automne marquait la rentrée dans l'hiver, la neige s'amoncelait. Et ce qui décide Antonin a quitté son hameau, c'est la crainte que ses trois enfants soient malades et que le médecin ne se dérange pas.
On voit qu'en 1915, les mentalités avaient déjà évolué.

Les habitants de Céas ne sortaient presque pas l'hiver de leur montagne, les enfants n'allant pas à l'école, seul les reliait au monde un petit sentier passant par la Pousterle et descendant vers Ravourier, vers Sigoyer, vers la vie. Au mois de novembre, il soufflait sur le sommet de Céas vers le château, un vent très froid qu'on appelait la Lombarde et qui venait du Sud-est. Ce vent apportait la « seille » petites giboulées de flocons de neige très fins, qui ne restaient pas, mais qui indiquaient que bientôt viendrait le gros de la troupe, et peu après ce dicton du pays se réalisait.

« A Toussanch, néou par les champs »

« A San Marti, néou par chami »

Avec le début de l'hiver les veillées recommençaient pour la joie de tous. Celles-ci se déroulaient dans la cuisine, pièce principale mal ajouré n'ayant souvent qu'une petite fenêtre sans rideaux à chassis-dormant.

Les vitres souvent manquaient à ces « fenestrons ». Les anciens les remplaçaient par un morceau de papier fort parfois huilé, qu'ils collaient au bois avec un peu de farine délayée dans de l'eau, en attendant le passage hypothétique d'un vitrier.

Le Temps

En 1773 du 7 au 12 mai pluie et neige continuellement, le 20 juin de la même année une bise froide et violente s'éleva et il neigea à Céas et Surville.

En 1783 - 1784, le blé se vendit très cher tout l'hiver, 30 F. la charge de froment, 24 F. le méteil, les habitants de Céas comme ailleurs économisèrent le pain de froment, mangeant du sarrasin ou de l'épeautre.

Les hivers étaient très longs, la neige tombant en novembre. « A Toussaint neige dans les champs à St. Martin neige sur les chemins ». Il faut attendre avril à Céas pour voir l'herbe reverdir. Le bois est précieux, c'est pour cette raison qu'il fallait le rapporter de très loin, sur les épaules ; le bois qui était le plus près des maisons était conservé pour quand les forces faibliraient (que l'on vieillirait) ainsi on aurait moins de peine à se chauffer disait grand-père Joseph à ses enfants. S'il revenait il n'en croirait pas ses yeux, la forêt envahit toute la montagne ; il n'y a plus de cheminée qui fume, plus d'habitants, les arbres sont les seuls Seigneurs de l'endroit.

Quoiqu'il en soit, une année racontent les anciens l'hiver fut si rude, il y eut tant de neige que le grand père Garcin « Fréron » dût sortir par la fenêtre de la maison et travailla deux jours pour tracer un tunnel et arriver à la resserre aux pommes de terre, le bois commençait à manquer, alors les hommes chaussant leurs raquettes, s'en allaient avec leur hache sur la neige et coupaient seulement la cime des arbres qui dépassaient.

On peut facilement imaginer ce qu'était le feu de cheminée. Dans les registres paroissiaux, on trouve mentionné au « 3 mars 1844 ». Les enfants nés dans l'hiver à Céas furent baptisés au mois de mars par Messire Nicolas curé de Vitrolles autorisé par le curé de Sigoyer, les habitants de Céas n'ayant pu se rendre à Sigoyer à cause de la trop grande quantité de neige. Il en était tombé 1m.20 et les congères causées par le vent, la tourmente s'élevaient à presque deux mètres. Marie-Rosalie Garcin la fille de Pierre et de Madeleine naquit à Céas fut baptisée à Vitrolles.

La chapelle de Céas à cette date était déjà fermée, les murs presque effrités, le toit de chaume effondré n'ayant pu résister aux bourrasques de neige. Seule subsistait une grande croix de bois, souvenir de mission ; Elle avait été plantée sur la crête, près de la Pousterle ou Porte de Céas.

Tous les actes religieux qui jalonnaient la vie des habitants de Céas se passaient désormais pour la plupart à Sigoyer.

Quant à l'école, elle n'était pas encore obligatoire et tout porte à croire que les petits montagnards préféraient courir dans les bois ; la distance était grande pour aller de Céas à Sigoyer et les petites jambes des enfants du hameau n'auraient pu résister bien longtemps , aussi l'on peut penser que Joseph, comme bien des petits enfants de l'époque savait à peine lire et écrire ; et que si plus tard il apprit quelques chose, il le dut à son intelligence. L'hiver de 1784 - 1785 fut rigoureux et assez précoce ; le 12 décembre 1784 qui était un dimanche, personne ne put aller à la messe à part quelques hommes du village des Coq et de saint - Laurent, il y avait 1,32 m. de neige. La neige restât jusqu'au 12 avril et elle fondit en huit jours ; le blé avait presque tout brûlé ou étouffé ; Le 4 juin, une bise glaciale gela les méteils des Guérin, ainsi que la vigne et le jardinage.

La récolte de blé fut catastrophique ; dans les ubacs rien ne poussa, heureusement l'année précédente avait été bonne et l'on tira des grains au Grenier d'abondance de la communauté.

En 1786, il tomba le 30 octobre une couche de neige qui devait rester tout l'hiver.

En avril 1873, une forte gelée brûla tous les bourgeons des arbres à fruits et de la vigne.

En 1874, le 5 avril jour de Pâques, la neige tombait à gros flocons ; le 3 mai et les huit jours qui suivirent elle tombait toujours, il y eut cependant une bonne récolte en noix et en blé.

Si l'on compare avec les hivers et les étés que nous avons connus on retrouve à peu près le même climat ; nous avons eu des hivers très rudes et froids et des étés brûlants, des gelées tardives, en 1943 pour la foire du 1^{er} mai, il tomba une épaisse couche de neige.

En 1825 un ouragan emporta le pont construit sur le Baudon et la route royale fut entièrement dégradée. Les murs du pont furent à nouveau emportés le 6 septembre 1840 par une forte crue venue des montagnes.

En 1839 l'automne fut si pluvieux que les blés ne purent être semés.

En 1880, le 21 juillet une énorme pluie de grêlons ravagea tout le territoire de Sigoyer.

D'après les archives départementales, le 16 août 1848, un ouragan avec une grêle poussée par un grand vent s'abattit sur le plateau de Sigoyer quelques jours, l'orage avait emporté une partie des récoltes ; Ceux qui n'avaient pas fini les moissons de blé, l'avoine pas trop mûre, la vigne, les arbres fruitiers, tout fut saccagé, les gerbiers qui avaient déjà été dressés sur les aires furent balayés par la tornade, les gerbes emportées à plus de 200 mètres ; les couverts tous ou presque en chaume furent arrachés, éparpillés aux alentours.

Le mauvais passage existant sur le seul pont du Baudon s'en allant sur Lardier, Vitrolles et ailleurs ne tient presque plus. Ce pont, tombe en ruines, et sous peu va s'effondrer, donc, le pont actuel, qui joint le chef-lieu à notre Delà le pont, n'existait pas encore en 1848, non plus que la route de grande communication, passant dans le chef-lieu, s'en allant à Lardiers que nous empruntons maintenant.

Le temps en 1892 noté par Pierre Brillant :

- Janvier à été clair avec vent du nord
- Février et mars également
- Avril clair, puis brouillard et vent du midi
- Mai même temps
- En juin brouillard le matin, le soir vent du nord
- Juillet clair
- Août clair et froid
- Septembre brouillard froid le matin vent du nord le soir
- Octobre brouillard, chassé par le vent du midi, clair le soir
- Novembre brouillard et vent du nord, puis vent du midi
- Décembre clair

Année 1894:

- Janvier ; Avant 7 à 8 heures le matin, clair sauf un peu de nuages du côté du midi, de l'orient et de l'occident ; le soir clair jusqu'à 8 heures et demi et vent du midi tout le jour.
- Février couvert, vent du midi léger, temps doux au coucher du soleil, vent du nord, clair et froid la nuit.
- Mars clair et beau tout le jour.
- Avril clair tout le jour, quelques petits nuages du côté du midi au levant et au couchant vers le soir, vent du midi.
- Mai clair, apparitions de quelques petits nuages sur le soir.
- Juin brouillard.

- Juillet beau
- Août pluie
- Septembre nuageux.

Nous connaissons depuis une quinzaine d'années des hivers qui ne finissent pas de mourir, des printemps qui ne sont plus des printemps, demeurant froids et pluvieux et il arrive souvent qu'une couche de 30 cm. de neige vienne poudrer à frimas les fleurs blanches et roses des pommiers et cerisiers, alors s'envole l'espoir de belles cueillettes les demis saisons disparaissent, faisant place subitement soit à d'accablantes chaleurs ou à des froids nordiques.

JOSEPH et VIRGINIE

vieillissent

« Adieu mon Céas »

Devenus âgés, à cette époque soixante ans était alors le début du grand âge, ils quittèrent leur cher hameau de Céas pour ne plus y revenir. Quand Joseph partit de Céas, il était déjà malade, (il avait pris un chaud et froid), il ne voulait pas partir, mais quand il se vit obligé, que ses enfants vinrent lui aider à franchir la porte qui sépare les deux venants, il leur demanda de s'arrêter. Il voulait dire au revoir une dernière fois à sa maison et sa montagne. Il fit un grand salut de la main et dit :

« Adieu mon CEAS, je ne te reverrai jamais plus ».

Et il partit pour ne plus revenir.

Tant qu'ils avaient eu la force, ils étaient repartis vivre l'été la haut dans les alpages, mais la grand-mère Virginie usée par les maternités, le travail, le souci et le grand-père Joseph malade, ils s'installèrent définitivement chez leur fils Antonin.

Une autre façon de vivre commençait pour eux.

D'où tenaient-ils un peu d'argent ? Peut - être était-ce la vente de leurs quelques moutons ? Toujours est-il qu'ils s'offrirent, luxe inouï, ce qu'ils n'avaient pu s'offrir au cour de leur vie, une montre.

On peut admirer sur la photographie la chaîne qui retient celle du grand-père.

Toute la famille habitait dans une grande maison ayant appartenu au Seigneur de Sigoyer, ainsi que les terres qui l'entouraient.

Le grand-père Joseph et la grand-mère Virginie avaient au 1^{er} étage une grande chambre (la chambre du haut) qui leur servait de cuisine et chambre à coucher.

Pendant quatre années, ils vécurent tranquillement sans trop de soucis, leurs enfants tous établis.

La grand-mère Virginie fatiguée par onze maternités et les soucis pour élever cette nombreuse famille, avait beaucoup grossi assise sous un poirier qui se trouve encore au milieu du pré, devant la maison, elle surveillait ses petits enfants.

Elle avait toujours dans sa poche des petits bonbons à la menthe, qu'on appelait des demi-lunes à cause de leur couleur rouge ou bleue formant des croissants. On en trouve plus aujourd'hui, mais à l'époque ils représentaient un vrai régal pour les enfants.

Alors qu'ils auraient pu vivre encore de longues années d'une vieillesse heureuse, le grand-père, vieilli avant l'âge tomba malade d'on ne sait trop qu'elle maladie, un chaud et froid peut-être, soigné par son fils Antonin et sa bru Augusta, Joseph résista

pendant une année; les médecins à l'époque se déplaçaient que très rarement. En voiture à quatre roues ou à cheval, l'hiver le problème devenait énorme, beaucoup de neige et pas de chemins déneigés, même en 1920, on en était là dans les campagnes. Celui qui soignait Antonin et sa famille était le docteur Blanc venant de Tallard. Demi-dieu pour les paysans, car en plus du diagnostic, c'étaient les conseils qu'il prodiguait dans tous les domaines. Cependant les gens faisaient appel à lui, quand ils ne pouvaient plus faire autrement, c'est à dire à l'avant veille de la mort, cela coûtait de l'argent et la pharmacie encore plus.

Aussi la guérison des malades relevait souvent chez les paysans du bon vouloir de Dieu et aussi de la chance.

Malgré les soins dont il était l'objet, Joseph ne put surmonter la maladie et le 2 Janvier 1923 au seuil de la nouvelle année, sa vie s'acheva.

« Ah ! Disait à sa bru, la grand-mère Virginie éplorée, comme la mort est un dur morceau à avaler ».

Toute leur vie, elle et son Joseph avait formé un couple exemplaire, lui ne sachant quoi faire pour la voir sourire.

Joseph fut enseveli non pas au petit cimetière de Céas où dormaient ses ancêtres, mais dans celui de Sigoyer, situé à Saint-Laurent autour de la chapelle. Il sera le premier des Garcin à être inhumé dans le tombeau familial.

Virginie son épouse devait lui survivre six ans ; devenue presque impotente, elle loge toujours dans la chambre du haut où décéda son Joseph , une hernie ombilicale la fait souffrir , mais elle a conservé sa vivacité de caractère, d'où de nombreuses disputes avec Augusta sa bru.

Fatiguée d'avoir élevé tant d'enfants, elle rechignait parfois à garder ses petits enfants « J'en ai assez élevé » disait-elle « celle qui les a fait et bien qu'elle les garde ».

Le 13 Octobre 1929, la grand-mère Virginie décède âgée de 66 ans.

Elle était à Saint-Laurent chez sa fille Marie où elle était allée pour passer quelques jours à l'occasion des vendanges.

Son hernie s'est étranglée, elle a énormément souffert. Dans ces années là ce type d'opération ne se pratiquait pas.

Virginie rejoint son époux au tombeau familial.

La disparition des époux attestant de la vie d'une communauté à Céas, tourna définitivement la page. Ils étaient les derniers représentants d'une histoire, d'un autre âge qu'on a du mal aujourd'hui à imaginer, les derniers témoins d'un passé archaïque. Heureusement il nous reste une photo avec les maisons en toits de chaumes où ils vécurent et élevèrent leurs enfants ainsi que leurs portraits.

Ils évoquent un peu le « far-west » dans leurs habits du dimanche. Leurs gros souliers, la petite pèlerine de la grand-mère, le ruban noué autour du col du grand-père.

Laissons les maintenant dormir dans la paix de leur dernier sommeil. Nous allons faire connaissance avec leurs enfants et leurs descendances.